

## Entretien avec Thierry Bedard

### ***Quel est le point de départ de ces leçons de poésie intitulées QesKes, où se juxtaposent le démembrement du corps et le démembrement de la langue de l'écrivain iranien Reza Baraheni ?***

**Thierry Bédard :** Il y aura trois *QesKes*. *Qes* (prononcer res) et *Kes* signifient la même chose : l'un renvoie à l'arabe, l'autre au persan. Ce n'est pas vraiment un mot, c'est une racine qui se retrouve dans de multiples mots en persan. Ces deux vocables veulent dire à la fois couper en morceaux et raconter une histoire. Le mot persan *qessah*, dont la racine arabe est *qass* (raconter une histoire), signifie aujourd'hui « nouvelle ». Mais il signifie également : *couper, démembrer, tuer*. Le mot *qes*, rarement utilisé en persan, signifie *conteur*. Le verbe *qessah* en arabe signifie : *couper et démembrer*. Le mélange impossible *QesKes* signifierait quelque chose comme : *tuer ou démembrer, et raconter*. Le premier travail consistait à définir ce qu'est une leçon de poésie, travail déjà commencé avec *La Bibliothèque Censurée* autour de Joseph Brodsky. D'autres grands modèles de leçons de ce type existent par ailleurs, comme celles de Joyce et Borges. Pour moi, la question essentielle à propos de la leçon de poésie est la suivante : est-ce le monde selon l'auteur ou le monde de l'auteur ? J'en suis venu à la conclusion qu'il s'agit précisément de quelque chose qui se situe entre les deux.

### ***Comment avez-vous rencontré l'univers de Reza Baraheni ?***

J'ai simplement acheté son premier livre publié en France il y a quatre ans. Mais j'ai toujours été très attentif à la littérature d'origine persane et arabe. L'écriture de Reza Baraheni est bien tombée, car j'étais alors à la recherche d'œuvres beaucoup plus fictionnelles que dans la première partie de *La Bibliothèque Censurée*. Au départ, je voulais seulement intégrer un petit fragment de six pages de Reza Baraheni à d'autres œuvres afin de composer un nouveau volet de celle-ci. Et puis, rapidement, l'œuvre de Reza Baraheni s'est mise à dominer le tout. Pour expliquer cela, il convient de rappeler le fondement théorique de *La Bibliothèque Censurée*, qui repose sur le texte de l'écrivain Hermann Broch à propos du meurtre de la pensée. Dans une conférence viennoise qu'il a prononcée quelques mois après sa sortie de Dachau, Hermann Broch dit que les hommes n'arrivent plus à se parler. « *Un mépris singulier et même presque un dégoût du mot s'est emparé de l'humanité*, écrit-il. *La belle confiance en la possibilité pour les hommes de se convaincre par le mot, le mot et la parole, s'est perdue radicalement* ». Broch critique et comprend « *l'esprit du temps* » et le terrible désordre qui va s'installer en Occident. De façon très visionnaire, il fait apparaître la question du meurtre de la pensée sur lequel sont fondées nos sociétés : « *Entre l'homme et l'homme, entre le groupe humain et le groupe humain règne le mutisme et c'est le mutisme du meurtre* ». Dans le texte de Broch, se mêle à la fois une critique de la société et quelque chose d'autre qui part à l'intérieur de l'être humain. On entend également un « *monde plein de voix, enchevêtrées comme l'enchevêtrement des voix dans un haut-parleur qui fonctionne mal, des voix qui se dominent, se couvrent mutuellement, toutes déchaînées en même temps, tohu-bohu de langages, d'opinion, (...) de dialogues de sourds* ». Le texte de Broch commence par l'idée qu'un dégoût du monde s'est emparé de l'humanité. Et c'est ce dégoût du monde qui conduit au meurtre de la pensée. Ce texte fondateur est lié à l'univers de Reza Baraheni : au début des *Saisons en enfer du jeune Ayyâz*, il se demande à propos de l'homme torturé : « *En lui coupant la langue, qu'est ce que nous lui avons coupé d'autre ?* » Il y a dans ce texte l'exact pendant de la pensée de Broch, mais à travers une fiction délirante.

### ***Où se situe le « meurtre de la pensée » chez Reza Baraheni ?***

C'est dans la langue et dans les sens que Reza Baraheni questionne la violence possible et probable de chaque être. Il questionne sans cesse le moment où l'humanité peut se mettre à basculer dans la barbarie. Une des figures des *Saisons en enfer du jeune Ayyâz*, c'est Youssef, qui représente la révolte armée de la liberté. Mais, à un moment, cette figure s'embrouille avec la figure du prophète, Mansour. Et celui-ci dit : il n'y a qu'une chose qui ferait que je pourrais te tuer, c'est si tu prenais les armes, même pour défendre la liberté. Donc, même chez ces deux figures qui représentent la liberté, Reza Baraheni cherche à représenter une part de vice universellement partagée.

### ***Comment avez-vous conçu ces trois QesKes ?***

Pour ces *QesKes*, qui racontent la violence du monde et la fragmentation de la pensée, nous avons commandé trois textes à Reza Baraheni afin de composer un moment scénique et unique avec lui. Toutes les discussions avec lui commencent ou se terminent par des histoires étranges qu'il a à raconter. Vers 1981, il a notamment écrit une his-

toire qui s'appelle *La Sage-femme de mon pays*. Sur ses papiers d'identité, la date de naissance de Reza Baraheni est erronée. Et il a commencé à nous raconter une histoire délirante sur la vie de la sage-femme qui l'aurait accouché, et qui ensuite aurait aidé l'ayatollah Khomeyni à accoucher d'un enfant! C'est seulement après coup que nous nous sommes rendu compte qu'il nous avait raconté une histoire qu'il avait déjà écrite, car Reza Baraheni construit toujours des fictions à côté des commentaires.

***De quoi seront constitués les trois QesKes? Et comment allez-vous mettre en scène cette leçon de poésie du démembrement avec Reza Baraheni sur le plateau?***

Il s'agit toujours de couper en morceaux et de raconter des histoires, de démembrer des corps et de la pensée. Reza Baraheni fragmente la fiction : il utilise le terme de démembrement à la fois comme un concept et comme une méthode. Il y a trois *QesKes*, car il y a trois figures à démembrer. Il y a la figure de la mère, de la femme (qu'est ce que le monde peut encore faire de la figure féminine?), qui pose aussi la question de la langue maternelle. Le deuxième *QesKes* va démembrer la figure du fils (autour de la question de l'impossible transmission, de la perte d'identité). Le troisième *QesKes* démembrer la figure du père, c'est-à-dire notamment celle du pouvoir, de Dieu. Reza Baraheni déclare : «Laissez parler l'archaïsme au cœur de la modernité et vous avez l'impossible poétique du démembrement». Nous utiliserons des ruses pour donner l'impression que c'est sans arrêt Reza Baraheni qui s'exprime et qui parle. Nous avons mis en place un dispositif sensible autour de mauvais tapis persans. Mais les *QesKes* sont également un endroit de rencontre avec le public. La fiction part du regard de Reza, et notre dispositif scénographique nous permet de le suivre et de laisser une grande place à l'improvisation. Plusieurs modalités sont possibles : soit le dialogue, soit la parole de Reza Baraheni en persan qui sera accompagnée d'une traduction fine et ponctuelle. Mon travail consiste à orchestrer toutes ces modalités d'adresse.

***Y a-t-il chez Reza Baraheni la volonté de raconter l'Histoire à travers ces histoires?***

Oui, parce qu'il a l'impression d'être porté par toutes les histoires du monde qui ne seraient pas racontées. Il est d'ailleurs souvent effaré par l'inculture de ses amis occidentaux. L'érudition de Reza Baraheni est fascinante. C'est un artiste qui a une vraie pensée de l'état du monde, une pensée d'encyclopédiste attentif aux détails d'une histoire ou d'une théorie. Par exemple, il nous a appris que Shéhérazade vient de l'Inde et non du monde arabe. Dans le monde persan, elle s'appelle Azâdeh, et devient même la figure de la femme qui sauve les hommes, mais elle devient une espèce de muse terroriste qui fait qu'à chaque fois la pensée se dérobe sous ses pas. Et pour Reza Baraheni, *Les mille et une nuits* correspondent aux mille et une femmes sauvées par l'histoire, elle-même racontée par une femme...

***QesKes, comme En Enfer que vous reprenez et recomposez à Avignon, peuvent-ils être considérés comme des contes de l'effroi?***

Le premier *QesKes* démarre en effet par une histoire à glacer le sang et tous se situent entre le rire, le plaisir et l'effroi. Reza Baraheni dit que la matière de l'œuvre vient de l'écart qu'il y a entre les cris sous la torture et les cris de l'amour. C'est ce qu'il appelle «l'impossible», ce moment et cet espace où la fiction dépasse la réalité et inversement. Mais l'impossible est une notion inventée par un personnage, que l'on retrouve dans le livre *Shéhérazade et son romancier* (2<sup>e</sup> éd.)! C'est donc un concept au-delà de l'intellectuel. Nous reconstruisons pour le Festival d'Avignon *En enfer*. Ce qui bouge, c'est l'intériorité de l'œuvre et les interprètes qui seront tous nouveaux. Je cherche à travailler de manière plus brutale, plus raide, plus violente, plus intime aussi. L'idée est de trouver une adéquation entre le texte et la manière de le travailler. Il y a plusieurs acteurs différents qui se sont emparés de pages de Baraheni et qui les travaillent de manière obsessionnelle. Chacun fait entendre sa propre musique, et toutes les sonorités de Reza Baraheni.